

Philippe Burrin

La verdure et le volcan



Né en 1952. Doctorat ès sciences politiques, mention relations internationales, Université de Genève. Enseigne l'histoire des relations internationales à l'Institut de hautes études internationales à Genève. A publié principalement sur le fascisme et la seconde guerre mondiale. Derniers ouvrages parus: *La France à l'heure allemande*, Paris, Seuil, 1995; *Fascisme, nazisme, autoritarisme*, Paris, Seuil, 2000. – Adresse: IUHEI, rue de Lausanne 132, Case postale 36, 1211 Genève 21, Suisse; E-mail: burrin@hei.unige.ch.

Historien de l'Europe nazie, j'ai passé l'année sur un volcan éteint. Il faut le chercher, à vrai dire, ce volcan qui a ravagé le continent. La nature semble avoir repris ses droits et enterré l'histoire sous un linceul de verdure gluante. Peut-être cette impression s'impose-t-elle surtout à Grunewald, où les dames promenant leurs chiens se fondent dans le rideau des arbres et où, l'été venu, tant de Germains poilus courent nus autour des lacs. Mais la ville entière est un semis d'ilôts urbains au milieu d'une grande lagune végétale.

De la nature et de l'histoire, ces deux thèmes si allemands, la première semble l'avoir emporté. Et pourtant le volcan enfoui continue sourdement de remuer. Qu'on ne se méprenne pas: je ne vois pas le même se perpétuer sous le changeant, et derrière chaque skinhead une résurgence du nazisme; l'Allemagne d'aujourd'hui connaît les aspirations et les tensions de toutes les sociétés européennes. Mais plus qu'ailleurs affleure ici la présence du passé. Les indigènes portent des visages familiers qu'on dirait sortis des photographies des années 1940. Bien des noms de rues, de places, d'immeubles, sont des ascenseurs qui vous renvoient dans le temps. Et la culture politique de ce pays entretient intensément, pour mieux la conjurer peut-être, la mémoire des crimes d'autrefois. Chaque monument devient l'enjeu de joutes homériques, chaque commémoration l'occasion d'une querelle d'Allemands. Seul lieu privé de plaque, le bunker de

Hitler pourrait être le cratère de ce volcan, et sa présence niée semble flotter sur le Gendarmenmarkt voisin en hôte invisible, entre les bâtiments du 18^e siècle et le quadrilatère d'immeubles flambant neufs qui les entoure.

Peut-être ne travaille-t-on pas le plus efficacement du monde dans un tel endroit. À défaut d'avoir écrit mon livre, ce qui était de toute manière une gageure, j'ai un peu avancé sur un thème, l'antisémitisme, où se condensa la destructivité nazie. D'abondantes lectures m'en ont donné une meilleure connaissance et une compréhension plus large, et surtout elles m'ont suggéré une autre perspective. Peut-être serait-il bon de ne pas se cantonner dans l'étude des stéréotypes, évidemment négatifs, que les nazis cultivaient à propos des juifs, et de s'intéresser d'abord aux valeurs qu'ils tenaient pour positives et en fonction desquelles ils construisirent leur imagerie antisémite. Une exploration de la triade santé – puissance – culture qui était au fondement de leurs valeurs permettrait de prendre une vue plus complexe du sujet et de le relier à des strates plus profondes de l'histoire et de la culture allemandes.

Travailler sur un tel sujet à Berlin a un goût de cendre, assurément. Mais un volcan a également cet avantage qu'il incite à risquer et à s'exposer. Danser sur un volcan, voilà qui a de l'allure, encore qu'un volcan mort présente des risques limités. En tout cas, la fréquentation de la société multiculturelle et multidisciplinaire du Wissenschaftskolleg m'a donné une certaine allégresse – c'est l'ambition de ce lieu, après tout, que de faire passer à nouveau sur Berlin le souffle de Humboldt. De mes collègues, j'ai beaucoup appris en lisant leurs travaux, en les écoutant présenter leur projet, en parlant avec eux ou en les fréquentant (ma fille Claire et moi garderons un souvenir amical de nos voisins Cynthia Moss, Don Berger et leurs enfants). J'ai profité tout particulièrement des discussions du groupe sur les empires et de la compagnie de mes collègues historiens, Sue Marchand, Mauricio Tenorio Trillo, Manfred Hildermeier, Hui Wang, Muzaffar Alam et Sanjay Subrahmanyam. À ces deux derniers noms, j'ajoute aussitôt ceux de David Shulman, Velcheru Narayana Rao et Partha Chatterjee, sans oublier Navid Kermani, compagnons de dialogues et de soirées. Mon année berlinoise fut, dans l'ensemble, une année indienne et indianiste: intellectuellement, culturellement, culinairement, musicalement.

Le séminaire du mardi me laisse des sentiments mêlés, mais il a nourri ma réflexion. Les exposés ont été inégaux, comme il était prévisible, les discussions parfois fastidieuses. Mais j'ai été fasciné par la manière dont les démarches disciplinaires façonnaient, par-delà les

idiosyncrasies individuelles, la structuration et le contenu des présentations et des questions. Cela m'a fait apercevoir des paysages intellectuels d'une grande variété et réfléchir à ce qui pourrait enrichir ma propre recherche.

Enfin, puisqu'il est question de danser sur un volcan, l'agrément de cette année aurait été bien moindre sans l'équipe du Collège, en particulier l'affable et redoutable Frau Sanders, le secourable Herr Riedel, la délicieuse Katarzyna Speder à la cuisine, les grandes dames du Fellow-Dienst, Christina von Arnim et Andrea Friedrich, ma respectée maîtresse d'allemand Eva Hund, qui m'a appris, entre autres, le mot *Nickerchen* (mais pas la chose), les bibliothécaires dont j'aurais dû apprendre davantage, sans oublier Sa Magnificence, le recteur Lepenies, dont j'ai admiré combien il sut nous prodiguer entregent, humour et sympathie tout en réservant jalousement à son cabinet de travail les fermentations de son esprit – mes vœux les meilleurs l'accompagnent pour sa nouvelle vie après un rectorat mémorable.

De toutes ces personnes, et d'autres encore, les visages et les voix s'entremêlent déjà dans ma mémoire aux volutes abominablement organiques de la végétation berlinoise et aux pulsations silencieuses du volcan éteint.